

L'université impossible

L'université impossible. Voilà un titre pour le moins inquiétant, qu'on eût préféré voir se terminer par un point d'interrogation... Mais non, le constat est tel, et il suffit d'à peine cent pages à Jean-François Bachelet pour faire la synthèse d'une problématique cruciale : celle des rapports entre le savoir universitaire et sa place au cœur de ce que l'auteur appelle tout aussi sombrement « la démocratie de marché ». Sans jamais verser dans le voyeurisme, l'exposé d'injustices flagrantes ou l'étalage de cas pathétiques, l'essai va droit au but, dans un style volontiers impertinent, et épingle comme des évidences certains maux que l'on préfère souvent taire (le népotisme, le bradage des diplômes, etc.).

Toute la force de la démonstration réside dans la clarté de l'historique que brosse Jean-François Bachelet, et dans les liens qu'il établit entre les différentes transformations de l'université. Il montre ainsi que, pour comprendre l'évolution de l'esprit universitaire, il faut moins tenir compte des ruptures radicales (l'avènement du scientisme et de la figure de l'ingénieur, la bourrasque libertaire de Mai 68, etc.) que de la continuité de représentations, de valeurs revendiquées qui se sont peu à peu adaptées à l'esprit du temps et, partant, à la logique du marché. Ainsi par exemple de l'idéal humaniste, immanquablement recyclé en propre « culture citoyenne » ; de la formation des élites, que le *management* rebaptisera et assouplira en « experts » ; d'une vision de la société au départ strictement politique, qui passera ensuite inévitablement par des considérations économiques. En somme, l'université n'a jamais perdu sa prétention à la qualité, à l'excellence, mais elle l'a indissociablement mêlée au règne de la quantité et du rendement, comme n'importe quelle entreprise dite moderne.

La démonstration méritait donc d'être parachevée, et il faut saluer le courage de l'auteur de l'avoir fait en ces termes. L'estocade est vigoureuse et trouve bien sa place dans une collection joliment appelée « Liberté j'écris ton nom »... Malheureusement, Jean-François Bachelet en reste à une pure sociologie du constat. Ébauchant timidement la conclusion que l'université, arrivée au terme de ses contradictions entre discours poudre-aux-yeux et réalité effective, est devenue « impossible » en tant que telle, et est donc nécessairement en voie de refonte, l'auteur se rattrape d'une pirouette de trois pages, où il prêche un démocratisme bon teint, exalte la générosité des rôleurs contestataires en excusant leur impuissance et leur manque de cohésion, écornifle au passage le trop facile bouc émissaire de la *Star Academy* et crie « Alerte à la menace totalitaire »... De quoi ajouter de l'eau au moulin des démagogues, et y noyer le poisson de l'esprit, ce qui fait en général toujours l'affaire d'un Top Manager.

C'est ici qu'il faut reprocher à l'auteur son chapitre le plus faible, intitulé « Le silence des labos », dans lequel Bachelet déplore une certaine « mollesse intellectuelle », un manque d'esprit critique et de véritable opposition à l'égard de la logique entrepreneuriale qui s'installe lentement mais sûrement au sein de l'Alma mater, avec son cortège de sponsors, de concessions au client-roi et de contraintes budgétaires. Bachelet cantonne dès lors ceux qu'il identifie comme un quarteron de résistants peu crédibles dans un rôle de trublions systématiquement non entendus. Il rejette la faute de ce fâcheux ostracisme sur les vilains médias, qui n'ont point d'oreille pour les « gauchistes idéalistes » et ne laissent aucune place en *prime time* pour des émissions de haut vol scientifique... C'est aller trop vite en besogne. C'est surtout pécher par excès de prudence.

Car l'une des raisons évidentes du « silence des labos », de la démission des clercs devant le Conseil d'Administration, ne relève que d'une banale question de pouvoir et de prestige à préserver. On imagine mal en effet un membre confirmé de l'institution se maintenir radicalement en butte aux décisions de sa hiérarchie, si horizontale soit-elle ; il n'en retirerait qu'une piteuse image de réac' et serait de toute façon amené à se conformer,

tôt ou tard, aux directives d'application commune. Ou alors, il serait poliment mis au placard, à travailler sur des projets de recherche aussi bidons qu'innoffensifs. On voit encore moins bien comment toute la masse des jeunes intellos précarisés, engagés à durée surdéterminée, pourraient représenter un chœur de voix audibles et sérieusement revendicatrices. Sans espérance individuelle, pas de conscience de groupe. Che Guevara pour tous, certes, mais surtout chacun pour soi...

Le problème fondamental est donc celui de la précarité (de l'image de soi, de l'emploi...) dans laquelle est maintenu tout élément d'une structure prétendument en péril comme celle de l'université, qui fait en réalité ses choux gras de cette posture si confortablement ambiguë. « Nous vivons dans une ère d'insécurité, savez-vous, ou l'emploi, même le plus évanescent, est un privilège. », voilà en définitive la rengaine qu'il s'agirait d'étouffer dans ses propres bilans comptables.

Le temps est venu de demander des comptes aux « décideurs » ; de ne plus s'accommoder docilement de leurs mesures jeunistes, *cool* et soi-disant bienveillantes. Le temps est venu d'organiser le boycott des instruments de la barbarie douce et d'entamer, *sur un plan strictement intellectuel*, une discussion avec les technocrates et leurs acolytes, cadres, responsables en ressources humaines..., afin de leur poser *philosophiquement* la question du pourquoi de leur gestion.

Eux qui ne sont habitués qu'à bricoler des « comment » pragmatiques, sans égard à aucune forme de préoccupation autre que rentable, se verraient brutalement sommés de *penser en terme de finalité*. Dussent-ils encourir la migraine. Ou la rupture d'anévrisme.

Frédéric SAENEN

Jean-François BACHELET, *L'université impossible. Le savoir dans la démocratie de marché*, Bruxelles, Editions Labor et Espaces de Liberté, « Liberté j'écris ton nom », 2003.

Notons que dans *Le Monde Diplomatique* de septembre 2003, Pierre Jourde, déjà connu pour son roboratif essai *La Littérature sans estomac*, a publié un bilan sans appel sur la crise de l'éducation nationale, intitulé « Ce qui tue l'université française ». Tranchant avec toute langue de bois, l'auteur énumère une série de problèmes concrets et de vices de fonctionnement auxquels il s'agirait de remédier pour que l'institution redevienne digne de ce nom. Pour soutenir cet intellectuel en voie d'ostracisation, voir notamment le site : http://www.larevuedesressources.org/breve.php3?id_breve=63